

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ROME SAUVÉE

VOLTAIRE

Tragédie — 1750

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	22
ACTE III	37
ACTE IV	52
ACTE V	71

ACTE I

SCÈNE I

(Soldats dans l'enfoncement.)

CATILINA

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faite où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé !
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche, 5
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
éteindre de ton nom la splendeur usurpée ! 10
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible, et déjà ton égal !
Quoi ! César, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence ?
Mais le piège est tendu ; je prétends qu'aujourd'hui 15
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime :
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglants projets est l'aveugle instrument. 20

Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de père, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous.

SCÈNE II

Catilina, Céthégus ; affranchis et soldats dans le lointain.

CATILINA

Eh bien ! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome, dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés ?

25

CÉTHÉGUS

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu ? César est-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

30

CATILINA

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS

Conspirer sans César !

35

CATILINA

Ah ! je l'y veux forcer.

Dans ce piège sanglant je veux l'embarrasser.
 Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste ;
 Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
 Ce consul violent va bientôt l'accuser ;
 Pour se venger de lui, César peut tout oser.
 Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ;
 C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
 Je veux que Cicéron réveille son courroux,
 Et force ce grand homme à combattre pour nous.

40

45

CÉTHÉGUS

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître ;
 Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
 Tes soins pour le tenter ont été superflus.
 Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

(Aux conjurés qui sont dans le fond.)

(À Céthégus.)

CATILINA

Je t'entends ; tu sais trop que sa fille m'est chère.
 Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
 Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
 Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi ;
 Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
 Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ;
 A cet hymen secret quand il a consenti,
 Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
 Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse
 Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
 J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
 Que ce noeud clandestin fût encore ignoré.

50

55

60

Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit ;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit 65
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi ; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée, 70
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.
Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts ;
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole, allez soudain vous rendre. 75
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.
Toi, conduis d'un coup d'oeil tous ces grands mouvements.

SCÈNE III

Aurélie, Catilina.

AURÉLIE

Ah ! Calmez les horreurs dont je suis poursuivie,
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux ! 80
Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus ? 85
De ce front si terrible éclairez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces noeuds secrets

Qui joignent nos destins, nos coeurs, nos intérêts,
 Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chère,
 (Je ne vous parle point des dangers de sa mère,
 Et je ne vois, hélas ! Que ceux que vous courez) :
 Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés :
 Expliquez-vous.

90

CATILINA

Sachez que mon nom, ma fortune,
 Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune,
 Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
 Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
 Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
 Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
 Vous voyez le sénat, le peuple divisés,
 Une foule de rois l'un à l'autre opposés :
 On se menace, on s'arme ; et, dans ces conjonctures,
 Je prends un parti sage, et de justes mesures.

95

100

AURÉLIE

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
 Peut-on cacher son coeur aux coeurs qui sont à nous ?
 En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
 Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
 Ciel ! que fera mon père, alors que dans ces lieux
 Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux ?
 Souvent les noms de fille, et de père, et de gendre,
 Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
 Notre hymen lui déplut, vous le savez assez :
 Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
 On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
 Quels effets il verra de cet hymen funeste !
 Cher époux, quel usage affreux, infortuné,

105

110

115

Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux, sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

120

CATILINA

Non, il ne viendra point ; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE

Comment ?

CATILINA

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

125

130

AURÉLIE

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous ? Pourquoi forcer votre destin ?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter ?
Les noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.

135

140

Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
 Ce repos de l'amour que mon coeur a cherché !
 Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
 Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
 Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières, 145
 Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang ;
 De mon père au sénat je vois percer le flanc ;
 Vous-même, environne d'une troupe en furie,
 Sur des monceaux de morts exhalant votre vie ;
 Des torrents de mon sang répandus par vos coups, 150
 Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
 Je me lève, je fuis ces images funèbres ;
 Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres :
 Je vous retrouve, hélas ! et vous me replongez
 Dans l'abîme des maux qui me sont présagés. 155

CATILINA

Allez, Catilina ne craint point les augures ;
 Et je veux du courage, et non pas des murmures,
 Quand je sers et l'état, et vous, et mes amis.

AURÉLIE

Ah ! Cruel ! Est-ce ainsi que l'on sert son pays ?
 J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ; 160
 S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée :
 Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner :
 Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
 Tu te perdras : déjà ta conduite est suspecte
 A ce consul sévère, et que Rome respecte. 165

CATILINA

Cicéron respecté ! Lui, mon lâche rival !

SCÈNE IV

Aurélie, Catilina, Martian, l'un des conjurés.

MARTIAN

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal ;
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURÉLIE

Catilina, je tremble 170
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne et le révère ;
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère ;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur : 175
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi ! Vous femme et Romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition ? 180
Il en faut aux grands coeurs.

AURÉLIE

Tu crois le mien timide ;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître ; adieu, mais connais-moi : 185
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,

Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

190

SCÈNE V

Cicéron dans l'enfoncement, le chef des licteurs, Catilina.

CICÉRON *(au chef des licteurs)*

Suivez mon ordre, allez ; de ce perfide cœur
Je prétends, sans témoin, sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA

Quoi ! C'est ce plébéien dont Rome a fait son maître !

195

CICÉRON

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA

Qui ? Vous ?

200

CICÉRON

Moi.

CATILINA

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole. 205
Vous feignez de penser que Rome et le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait, mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux, 210
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois ? 215
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'état être un jour le soutien :
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance, 220
En décriant mes soins, mon état, ma naissance ?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome ? Il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères. 225
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers, 230
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers ;
Vous qui, de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges ;
Qui comptez tous vos jours, et manquez tous vos pas
Par des plaisirs affreux ou des assassinats ; 235
Qui savez tout braver, tout oser, et tout feindre :
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que, pour un autre usage, ont mis en vous les dieux ;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime, 240
Tout, dans votre âme aveugle, est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix, que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore ; 245
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'État vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie ;
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie ;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés, 250
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés ;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces ;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets ;
Partout le noeud du crime unit vos intérêts. 255
Ah ! Sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,

Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice ;
 Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains ;
 Que malgré vous encore il est de vrais Romains ;
 Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime 260
 Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
 Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
 Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
 Qui va dans un moment vous forcer de répondre
 Au tribunal des lois qui doivent vous confondre ; 265
 Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
 De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA

Je vous ai déjà dit, seigneur, que votre place
 Avec Catilina permet peu cette audace ;
 Mais je veux pardonner des soupçons si honteux, 270
 En faveur de l'état que nous servons tous deux :
 Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
 Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
 Ne me reprochez plus tous mes égarements,
 D'une ardente jeunesse impétueux enfants ; 275
 Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
 Cet emportement passe, et le courage reste.
 Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
 Sont les vices du temps, et non ceux de mon coeur.
 Songez que cette main sert la république ; 280
 Que soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
 J'ai, malgré nos excès et nos divisions,
 Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
 Moi je la trahirais ! Moi qui l'ai su défendre !

CICÉRON

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre, 285

Ont mieux servi l'état, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA

Ah ! Si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée, et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus ?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choisir, moi ? par quel zèle emporté ?...

290

CICÉRON

Vous-même jugez-vous ; l'avez-vous mérité ?

295

CATILINA

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse ;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi :
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être,
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître ;
Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

300

CICÉRON

J'y punis les forfaits ; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :
Fuis Rome, si tu l'es.

305

CATILINA

C'en est trop ; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

310

SCÈNE VI

CICÉRON *(seul)*

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
Tu ne peux m'imposer, perfide ; ne crois pas
Éviter l'oeil vengeur attaché sur tes pas.

315

SCÈNE VII

Cicéron, Caton.

CICÉRON

Eh bien ! Ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

320

CICÉRON

Du sénat ?

CATON

Enivré de sa grandeur suprême,
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON

Les vices des Romains ont vengé l'univers,
La vertu disparaît, la liberté chancelle ;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

325

CATON

Ah ! Qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat ;
Il voit d'un oeil jaloux cet éclat qui l'offense.

330

CICÉRON

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
Faisons notre devoir : les dieux feront le reste.

CATON

Eh ! Comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard ;

335

340

Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenteur ces ligue menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants ? 345
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON

Et moi, Catilina ! 350
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux,
Je viens de lui parler ; j'ai vu sur son visage, 355
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices. 360
J'en préviendrai la suite.

CATON

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome ;
Mais pour sauver l'état il suffit d'un grand homme. 365

CICÉRON

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.

La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son âme ;
Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son coeur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître ;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que, de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

370

375

ACTE II

SCÈNE I

Catilina, Céthégus.

CÉTHÉGUS

Tandis que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

380

CATILINA

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence ;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat : ce corps faible et jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.

385

390

395

J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne ; 400
Il réveille la gloire, il subjugue la haine ;
Il domine au sénat.

CATILINA

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ses cris injurieux :
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure ; 405
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière, 410
Que crains-tu ?

CATILINA

Ce n'est pas mes nombreux ennemis ;
Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand coeur de César, et surtout mon épouse. 415

CÉTHÉGUS

Ton épouse ? Tu crains une femme et des pleurs ?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs ;

Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux. 420
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
Ô Rome ! Ô nom fatal ! Ô liberté chérie !
Quoi ! Dans ma maison même on parle de patrie !
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat, 425
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César ! 430

CÉTHÉGUS

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron ?

CATILINA

C'est là ce qui m'occupe, et s'il faut qu'il périsse, 435
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret, respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il ?

CÉTHÉGUS

Compte sur son audace ; 440

Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage, 445
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi ! 450

CÉTHÉGUS

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

SURA

Ainsi, malgré mes soins et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière ;
Vous lui donnez Préneste ; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ? 455

CATILINA

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre.
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier ;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer :

Croyez qu'en mon parti, s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

460

SURA

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien ?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien ?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers ?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers ?

465

CATILINA

Nous le pouvons, sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès longtemps ma plus forte espérance ;
Mais César est aimé du peuple et du sénat ;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

470

SURA

Il nous sera fatal :
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel est son caractère ;
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

475

480

(À Céthégus.)

CATILINA

J'y consens ; faites plus, arrachez-moi la vie, 485
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous :
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie ;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie : 490
Je ferai plus, peut-être ; en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.
Va, prépare en secret le départ d'Aurélie ;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas, 495
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien. 500

CATILINA

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III

Catilina, César.

CATILINA

Eh bien ! César, eh bien ! Toi de qui la fortune 505
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave ? 510
Tu le hais, je le sais, et ton oeil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend ;
Et tu balancerais, et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage !
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui, 515
Et César souffrirait qu'on les changeât sas lui !
Quoi ! N'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels, 520
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au-dessus de toi sur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu longtemps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ; 525
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'état, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! De quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ; 530
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible !

Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

535

CÉSAR

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

540

CÉSAR

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

545

CÉSAR

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fièvre jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle ; et voilà mon partage.

550

CATILINA

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

555

CÉSAR

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire ;
Il est digne de toi ; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA

Comment ?

560

CÉSAR

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA

Ah ! Crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être ;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, et s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla, dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité ;

565

570

Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
 Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate. 575
 Qu'as-tu fait ? Quels états, quels fleuves, quelles mers,
 Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
 Tu peux, avec le temps, être un jour un grand homme ;
 Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome :
 Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité, 580
 N'ont point encor l'éclat et la maturité,
 Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
 Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
 J'ignore mon destin ; mais si j'étais un jour
 Forcé par les Romains de régner à mon tour, 585
 Avant que d'obtenir une telle victoire,
 J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire ;
 Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
 D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA

Le moyen que je t'offre est plus aisé, peut-être. 590
 Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître ?
 Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui ;
 Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
 Il profita des temps, et moi je les fais naître.
 Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ? 595
 Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
 Vivre son courtisan, ou régner avec moi ?

CÉSAR

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas temps de feindre.
 J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
 Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas. 600
 Divise le sénat, abaisse des ingrats,
 Tu le peux, j'y consens ; mais si ton âme aspire

Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce coeur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains. (Il sort.)

605

SCÈNE IV

CATILINA

Ah ! Qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime ;
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

610

SCÈNE V

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

SURA

César s'est-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

615

SCÈNE VI

Catilina, les conjurés.

(Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.)

CATILINA

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius ;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage ;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens, 620
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans. 625
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense, 630
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire :
Vous pourriez dédaigner une telle victoire ; 635
A vos coeurs généreux je promets des combats :
Je vois vos ennemis expirants sous vos bras :
Entrez dans leurs palais ; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;
Mais surtout qu'un concert unanime et parfait 640
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste ;

Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs. 645
Ils arrivent ; je sors, et je marche à leur tête.
Au-dehors, au-dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'est là que, par les droits que vous donne la guerre, 650
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ? 655
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop longtemps ?

LENTULUS

Je dois les amener, sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre ;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré. 660

CATILINA

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS

Les gardes sont séduits ; on peut tout entreprendre.

(À Céthégus et à Lentulus-Sura.)

CATILINA

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.

Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
 De ce signal terrible allumez les flambeaux. 665
 Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
 La première victime à mes yeux présentée,
 Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron :
 Immolez César même, oui, César et Caton ;
 Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence. 670
 Déjà notre fortune aveugle sa prudence ;
 Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
 Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
 Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
 Que la mort des tyrans précède les alarmes ; 675
 Que Rome et Cicéron tombent du même fer ;
 Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
 Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
 Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
 C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir 680
 De l'univers dompté qu'on osait vous ravir.
 Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
 Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
 De ce consul encor nous entendrons la voix ;
 Croyez qu'il va parler pour la dernière fois. 685
 Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
 Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée.
 Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi !

UN AUTRE CONJURÉ

Périssent le sénat ! 690

MARTIAN

Périsset l'infidèle

Qui pourra différer de venger ta querelle !

Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

ACTE III

SCÈNE I

Catilina, Céthégus, affranchis, Martian, Septime.

CATILINA

Tout est-il prêt ? Enfin l'année avance-t-elle ?

695

MARTIAN

Oui, seigneur ; Mallius, à ses serments fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au-dehors, au-dedans les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

700

CATILINA

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices ;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
Oseraient épier nos terribles mystères.

705

CÉTHÉGUS

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer ; 710
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée...

CATILINA

Prévient-il Mallius ? Prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? Sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire 715
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés ;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les noeuds vulgaires, 720
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce superbe choix 725
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois ;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant, 730
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS

Sous le nom de César, Préneste est-elle à nous ?

CATILINA

C'est là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance. 735
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse, 740
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez ; que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt. 745

SCÈNE II

Catilina, Céthégus, etc ; Aurélie.

AURÉLIE *(une lettre à la main)*

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt ;
Voilà ce qu'on m'écrit...

CATILINA

Quelle main téméraire ?...
Eh bien ! je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE

Lis... 750

CATILINA (*lit la lettre*)

« La mort trop longtemps a respecté mes jours.
Une fille que j'aime en termine le cours,
Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
Je sais de votre époux les complots odieux. 755
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous avez partagé leur trahison funeste ;
Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux...«
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être ? 760

CÉTHÉGUS

Ce billet peut vous perdre.

(À Aurélie.)

CATILINA À CÉTHÉGUS

Il pourra nous servir.
Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance, 765
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous ?

AURÉLIE

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien ! Que prétends-tu ? 770

CATILINA

Partez au même instant ;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé ; César est accusé ; 775
C'est ce que j'attendais, tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez. 780
Notre hymen est secret : je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie ;
Je veux que votre père, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire ; 785
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage. 790
Tout est prêt ; on m'attend.

AURÉLIE

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,

Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

795

CATILINA

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié ; la carrière est ouverte,
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE

Ma perte fut certaine au moment où mon coeur
Reçut de vos conseils le poison séducteur ;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée.
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais ; il fut aisé, cruel, de me séduire !
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocité l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante ;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné

Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA

C'est donc là ce grand cœur, et qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ? 825
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés romains de votre faible père 830
Arment contre moi-même une épouse si chère ?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURÉLIE

Je menace le crime... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse.
Frémis d'en abuser, c'est ma seule, faiblesse. 835
Crains...

CATILINA

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
C'est assez m'offenser. Écoutez : je vous aime ;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même, 840
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne ;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne :
Mais sachez... 845

AURÉLIE

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi ! Tu m'aimes assez pour ne te pas venger !
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

850

SCÈNE III

Catilina, Céthégue, Lentulus-Sura, Aurélie, etc.

SURA

C'en est fait, et nous sommes perdus ;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise ;
Nonnius vient dans Rome ; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents, dans Préneste arrêté,
A subi les tourments, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre,
Nonnius au sénat vient accuser son gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.
Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel est le fruit !
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu désabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

855

860

865

CATILINA (*après un moment de silence*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous ?

AURÉLIE

Je le devrais peut-être. 870
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus ; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce coeur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ; 875
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger ;
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père ; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi 880
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent. 885
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre ;
Il n'est que ce parti quand on est découvert :
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd,
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre, 890
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers ;
Coupable, je t'aimais ; malheureux, je te sers :
Je mourrai pour sauver et tes jours et la gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire : 895
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant*)

Que faire, et quel danger ?
Ecoutez... Le sort change, il me force à changer...
Je me rends... Je vous cède... Il faut vous satisfaire...
Mais... Songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père 900
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis ; et le tien 905
Est d'égaler un coeur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV

Catilina, Céthégus, affranchis, Lentulus-Sura.

SURA

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand coeur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé. 910

CÉTHÉGUS

Non, tu ne peux changer ; ton génie invincible,
Animé par l'obstacle, en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'état ;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices. 915

Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire ?

920

CÉTHÉGUS *(à Catilina)*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi ?

CATILINA

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA

J'attends peu d'Aurélié ; et, dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

925

CATILINA

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélié, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron, que j'alarme, est ailleurs arrêté ;
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires ;
Armez tout, affranchis, esclaves, et sicaires ;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,

930

935

Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius :
Allez ; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille ; 940
Peignez-lui son danger, celui de sa famille ;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur :
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel ! Que vois-je ? 945

SCÈNE V

Cicéron et les précédents.

CICÉRON

Arrête, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas ? Vous, CÉTHÉGUS, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre. 950

SURA

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires.
Sont-ils, ainsi que vous, des Romains consulaires,
Que la loi de l'état me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers ; allez, qu'on les entraîne.

955

CATILINA

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

(On emmène Septime et Martian.)

CICÉRON

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-mêmes, frémissiez. Liseurs, qu'on m'obéisse.

960

CATILINA

Implacable ennemi, poursuis ton injustice ;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius : il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ;

965

970

Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCÈNE VI

Catilina, Céthégus, Lentulus-Sura.

CÉTHÉGUS

Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

975

CATILINA

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déjà divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, et je suis maître.

980

985

SURA

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je ; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.

990

Allons... Où vais-je ?

CÉTHÉGUS

Eh bien ?

CATILINA

Aurélie ! ah, grands dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce coeur furieux ?
écarter-la, surtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

995

ACTE IV

SCÈNE I

Céthegus, Lentulus-Sura, retirés vers le devant.

SURA

Tous ces pères de Rome, au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime ; et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

1000

SURA

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes !
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
Cet antique respect, et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

1005

CÉTHÉGUS

La patrie est un nom sans force et sans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet. 1010
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des âmes stoïques ;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux ;
Caton est sans crédit ; César nous favorise : 1015
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit !
Tout homme a sa faiblesse, et cette âme hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie. 1020
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA

Mais tu l'as vu frémir ; tu sais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts...

(Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.)

CÉTHÉGUS *(en le tirant à part)*

Caton approche, écoute. 1025

SCÈNE II

Caton entre au sénat avec Lucullus, Crassus, Favonius, Clodius, Muréna, César, Catullus, Marcellus, etc.

CATON *(en regardant les deux conjurés)*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
Le crime est sur leur front, qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'âme de ce tyran dans le sénat respire.

1030

CÉTHÉGUS

Je vous entends assez, Caton ; qu'osez-vous dire ?

CATON *(en s'asseyant, tandis que les autres prennent place)*

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres ;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres ;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus et dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

1035

1040

(César s'assied.)

CÉSAR

Caton, que faites-vous ? et quel affreux langage !
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les coeurs, au lieu de les gagner.

1045

CATON (*à César*)

Sur les coeurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR

Caton, il faut agir dans les jours des combats ;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

1050

CATON

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
Ô ciel ! Pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté ?

CÉSAR

Quand César est pour vous ? Pompée est regretté ?

1055

CATON

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III

Les mêmes, Cicéron

(Cicéron, arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.)

CICÉRON

Ah ! Dans quels vains débats perdez-vous ces instants ?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs ?

1060

LUCULLUS

Ô ciel !

CATON

Que dites-vous ?

1065

(Cicéron s'assied avec le Sénat.)

CICÉRON *(debout)*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Cethégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous, arrive de Preneste.

1070

Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste, 1075
 M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
 Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
 A coups précipités frappent ce coeur fidèle,
 Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
 Il tombe mort ; on court, on vole, on les poursuit ; 1080
 Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
 Le peuple, qui se presse, et qui se précipite,
 Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
 J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
 Egaré, furieux, se frayait un chemin : 1085
 Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
 Avait Catilina pour complice et pour maître.

SCÈNE IV

Les mêmes, Catilina.

(Catilina, debout entre Caton et César. Céthégus est auprès de César, le Sénat assis.)

CATILINA

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
 Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
 Oui, c'est Catilina qui venge la patrie, 1090
 C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON

Toi, fourbe ? Toi, barbare ?

CATON

Oses-tu te vanter ?...

CÉSAR

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS

Parle, Catilina, parle, et force au silence 1095
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde, 1100
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les coeurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante, 1105
Le désordre en tous lieux, et surtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée :
Il vous parle pour elle ; et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui 1110
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains. 1115
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'état, Rome, et vous-mêmes.

Ainsi, par un soldat fut puni Spurius ;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide ? 1120
Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICÉRON

Moi, perfide !
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver ;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre. 1125
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre ;
Sur un père de Rome il a porté ses coups ;
Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous ?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime ?
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime ? 1130

CATILINA

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur ?
Apprenez des secrets que le consul ignore ;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux, 1135
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez. 1140
Pour prix de mon service, approuvez mes alarmes ;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON *(aux lecteurs)*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux

On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom !

1145

CATILINA

Moi, trembler ? Je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien ! Sur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICÉRON

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser, qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats ?
Dans ta propre maison ta rage industrielle
Craignait de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah ! cruel, ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre sort !
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse et qu'on te récompense !
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
Ô vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.

1150

1155

1160

1165

1170

Vous n'avez qu'un moment : jugez entre elle et lui.

CÉSAR

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome ; il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

1175

CATON

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi ! Rome, est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain ?

1180

(À Catilina.)

CÉSAR

Il nous faut une preuve ; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré...
Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

1185

CICÉRON

Ô Rome ! Ô ma patrie ! Ô dieux du Capitole !
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui !
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
César, vous m'entendez ; et Rome trop à plaindre
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre ?

1190

CLODIUS

Rome est en sûreté ; César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICÉRON

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde. 1195
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage,
Sans crainte et sans danger, médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis ; 1200
Il proscriit le sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes :
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes :
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits et de formalités ; 1205
Clodius à mes yeux de son parti se range ;
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie, 1210
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V

Le Sénat, Aurélie.

(En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.)

AURÉLIE

Ô vous ! Sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence, 1215
Mon père par ma voix vous demande vengeance :
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore. 1220

CICÉRON *(en montrant Catilina)*

Le voici.

AURÉLIE

Dieux !

CICÉRON

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

(Des licteurs la soutiennent.)

AURÉLIE

Ô ciel ! Catilina ! 1225
L'ai-je bien entendu ? Quoi ! Monstre sanguinaire !
Quoi ! C'est toi, c'est ta main qui massacra mon père ?

CATILINA *(se tournant vers Céthégus, et se jetant éperdu entre ses bras)*

Quel spectacle, grands dieux ! Je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS

À ce fatal objet quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servs Rome, attends ta récompense.

1230

CATILINA *(se tournant vers Aurélie)*

Aurélie, il est vrai... qu'un horrible devoir...
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir...
Songez qu'un noeud plus saint et plus inviolable...

SCÈNE VI

Le Sénat, Aurélie, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

1235

CICÉRON

Chez Nonnius ?

LE CHEF DES LICTEURS

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE

Ô comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

1240

CICÉRON

Achevez...

AURÉLIE

Justes dieux ! Où me réduisez-vous ?

CICÉRON

Parlez ; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître !
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés !
Il frémit devant vous ! Achevez, répondez.

1245

AURÉLIE

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA

Non, vous ne l'êtes point...

(Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis, plongé dans la douleur.)

(Elle se frappe.)

AURÉLIE

Va, monstre impitoyable ;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! J'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tu les complices ;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.

1250

1255

Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidèle à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire !
Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi !... Perfide, imite-moi.

1260

1265

CATILINA

Où suis-je ? Malheureux !

CATON

Ô jour épouvantable !

1270

CICÉRON *(se levant)*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable !

(On emmène Aurélie.)

AURÉLIE

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs...

CICÉRON

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide ; 1275
 Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide ?
 Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
 Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats ?
 Il vous impose, encor ? Vous laissez impunie
 La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie ? 1280

CATILINA

Va, toi-même as tout fait ; c'est ton inimitié
 Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
 Toi, dont l'ambition, de la mienne rivale,
 Dont la fortune heureuse, à mes destins fatale,
 M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé. 1285
 Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
 J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore ;
 J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
 Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu :
 Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu : 1290
 Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
 D'un esclave échappé que fait punir son maître.
 Que tes membres sanglants, dans ta tribune épars,
 Des inconstants Romains repaissent les regards.
 Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage 1295
 Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage :
 C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir ;
 C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS

En as-tu la puissance ?

1300

SURA

Oses-tu prononcer quand le sénat balance ?

(Il sort avec quelques sénateurs de son parti.)

CATILINA

La guerre est déclarée ; amis, suivez mes pas.
C'en est fait ; le signal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

1305

CICÉRON

Eh bien ! Choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
Ô grandeur des Romains ! Ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, César même, écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles !
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

1310

1315

SCÈNE VII

Le sénat, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON *(en lisant)*

Quoi ! D'un danger plus grand l'état est menacé !
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

1320

(Il sort.)

CÉSAR

J'ai lu, je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.

1325

CATON

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

(À une partie des sénateurs.)

(À d'autres sénateurs.)

(Les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.)

CICÉRON

Marchons ; servons l'état contre eux et contre lui.
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux, 1330
Courez au Capitole, et défendez vos dieux :
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.
Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi, 1335
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.
Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux :
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent, 1340
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux ! Animez ma voix, mon courage, et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats !

ACTE V

SCÈNE I

Caton, et une partie des sénateurs, debout, en habits de guerre.

CLODIUS (*à Caton*)

Quoi ! Lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée, 1345
Quand partout le sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger ;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave !
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave !
Un pouvoir passer est à peine en ses mains, 1350
Il ose en abuser, et contre des Romains !
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre !
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre ;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort
Condamne insolemment ses maîtres à la mort ! 1355
Catilina pour nous serait moins tyrannique ;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'état ;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures. 1360

Allez de vos amis déplorer les injures ;
 Mais sachez que le sang de nos patriciens,
 Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
 Ce sang si précieux, quand il devient coupable,
 Devient le plus abject et le plus condamnable. 1365
 Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis ;
 On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
 Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
 De quoi vous plaignez-vous ? Est-ce de sa justice ?
 Est-ce elle qui produit cet indigne courroux ? 1370
 En craignez-vous la suite, et la méritez-vous ?
 Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
 Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome !
 Murmurez, mais tremblez ; la mort est sur vos pas.
 Il n'est pas encor temps de devenir ingrats. 1375
 On a dans les périls de la reconnaissance ;
 Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
 Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart ;
 On ne sait point encor quel parti prend César,
 S'il veut ou conserver, ou perdre la patrie. 1380
 Cicéron agit seul, et seul se sacrifie ;
 Et vous considérez, entourés d'ennemis,
 Si celui qui vous sert vous a trop bien servis !

CLODIUS

Caton, plus implacable encor que magnanime,
 Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime. 1385
 Respectez le sénat ; ne lui reprochez rien.
 Vous parlez en censeur ; il nous faut un soutien.
 Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
 Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre ?
 N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs, 1390
 Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs ?

Vous parlez de dangers ! Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire ?
Vous redoutez César ! Eh ! qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

1395

CATON

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus ; mais voici votre père.

1400

SCÈNE II

Cicéron, Caton, une partie des sénateurs.

CATON (à Cicéron)

Viens, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur ;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image,

1405

1410

Et d'une ville en cendre, et d'un champ de carnage :
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés : 1415
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête,
Ma main les a saisis ; leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte. 1420
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, sur des amas de mourants et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraie un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée. 1425
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie ;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur, 1430
Sert mal en ces moments les soins de son grand coeur ;
Pétréius étonné, vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au-dehors, embrasée au-dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments. 1435

CRASSUS

Que fait César ?

CICÉRON

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable ;
Mais Rome exigeait plus d'un coeur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen. 1440
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles ;

Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés ;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie :
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

1445

CATON

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

1450

SCÈNE III

Le sénat, César.

CÉSAR

Eh bien ! Dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire ?
De quoi m'accuse-t-il ?

1455

CATON

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.

1460

Je parle aux citoyens ; je combats les guerriers.

CATON

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux ?

CÉSAR

Des mortels méprisables.
À ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister. 1465
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger. 1470
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul, et quels sont vos desseins ?

CICÉRON

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne. 1475
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire ;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire. 1480
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir ;
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez ; justifiez l'honneur que je vous fais. 1485
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.

Secondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde :
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

1490

(Il sort.)

CÉSAR *(en l'embrassant)*

Cicéron à César a dû se confier ;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier.

CATON

De son ambition vous allumez les flammes.

1495

(Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.)

CICÉRON

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'état en me fiant à lui ;
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté, dans le coeur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

1500

1505

Eh bien ! Les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS

Seigneur, ils sont punis ; 1510
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ;
Un tremblement de plus va partout le répandre ;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux. 1515
Un nouvel Annibal nous assiège et nous presse ;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que, jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux, il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine ; 1520
Il l'attaque au-dehors, au-dedans il domine ;
Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres, 1525
Redemandent le sang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser... 1530

CICÉRON

Clodius, arrêtez ;
Renfermez votre envie et vos témérités ;
Ma puissance absolue est de peu de durée ;
Mais tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.

Vous aurez tout le temps de me persécuter ; 1535
 Mais quand le péril dure il faut me respecter.
 Je connais l'inconstance aux humains ordinaire ;
 J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
 Scipion accusé sur des prétextes vains,
 Remercia les dieux, et quitta les Romains. 1540
 Je puis en quelque chose imiter ce grand homme :
 Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
 à l'état malgré vous j'ai consacré mes jours ;
 Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON

Permettez que dans Rome encor je me présente, 1545
 Que j'aie intimider une foule insolente,
 Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
 Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
 Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

(Il court au-devant de César.)

CICÉRON

Caton, votre présence est ici nécessaire. 1550
 Mes ordres sont donnés, César est au combat ;
 Caton de la vertu doit l'exemple au sénat.
 Il en doit soutenir la grandeur expirante.
 Restez... Je vois César, et Rome est triomphante.
 Ah ! C'est donc par vos mains que l'état soutenu... 1555

CÉSAR

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
 Pétréius est couvert d'une immortelle gloire ;
 Le courage et l'adresse ont fixé la victoire ;

Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
 Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard, 1560
 Que pour mieux enflammer des âmes héroïques,
 A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
 Métellus, Muréna, les braves Scipions,
 Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
 Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage 1565
 Qui subjugua l'Asie, et détruisit Carthage.
 Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
 Permettez que César ne parle point de lui.
 Les soldats de Sylla, renversés sur la terre,
 Semblent braver la mort, et défier la guerre. 1570
 De tant de nations ces tristes conquérants
 Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
 Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
 Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
 Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands coeurs, 1575
 Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
 Catilina, terrible au milieu du carnage,
 Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
 Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
 Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours. 1580
 Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
 Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
 J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon coeur ;
 Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime. 1585
 Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
 Que Rome admire en toi son éternel soutien.
 Grands dieux ! Que ce héros soit toujours citoyen.
 Dieux ! Ne corrompez pas cette âme généreuse ;

Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

1590